

Profession « kavaculteur » : nouveau bâtisseur de la ruralité vanuataise

PATRICIA SIMÉONI

LA POPULATION CATHOLIQUE de l'île de Pentecôte commémore, du 17 au 22 mai 1998, le centenaire de l'installation des premiers missionnaires. Un siècle d'évangélisation, sa progression laborieuse, sa victoire sur les diables et les diableries de la brousse païenne, est mis en scène par des danses traditionnelles. À Melsisi, les tournois de football et de volleyball se sont déroulés la semaine précédant les festivités religieuses et coutumières. Chaque fin d'après-midi, les hachoirs à viande et les pilons broient en grande quantité les racines du kava pour commercialiser, le soir venu au kava-bar, une boisson devenue très populaire dans tout l'archipel, et satisfaire les attentes d'une clientèle qui a provisoirement quintuplé, sur le site de la mission par le regroupement des catholiques vivant en brousse et l'arrivée des urbains originaires de l'île, venus fêter l'événement. Au même moment, dans les *nakamal*, des hommes s'installent avec leurs outils traditionnels pour préparer la même boisson qu'ils y partagent depuis des siècles, et dont le rituel coutumier s'est perdu hors de l'enceinte de cette bâtisse. La piste de danse est coïncée entre l'église et la maison du Père, un *nakamal* voisine avec un « store » et un kava-bar. Le paysage est un compromis entre la tradition et la modernité, et il est l'expression d'une atti-

tude sociale dont la vision du monde se remodele depuis cent ans.

À Pentecôte, les missionnaires s'établirent au moment de la colonisation des terres par des planteurs européens qui faisaient le commerce du coprah. Sur le rivage occidental de l'île, le Christ et le cocotier sont à l'origine du « *transfert des attitudes mentales* » (Bonnemaison, 1996 : 414) d'une société où les nouvelles croyances et la familiarité avec de nouveaux modes de production et de consommation ont effacé le sens païen du paysage et où elles ont progressivement donné à l'espace une dimension marchande de type colonial. Les hommes ont dû réorganiser l'investissement de leur force de travail selon une logique de profit et non plus de don, à l'image du glissement des bases spatio-culturelles d'une production rituelle vers une production commerciale. Ainsi, depuis une quinzaine d'années, le développement d'une nouvelle culture de rente est-il facilité par un environnement social réceptif à l'émergence d'une production marchande se substituant aux piètres dernières activités organisées autour du coprah. Par ailleurs, le milieu urbain devient très demandeur en kava dont les

besoins se sont accrus, de nos jours, avec la pratique dépaganisée d'un rite ancestralement célébré en l'honneur des « héros fondateurs », et banalisée à travers la mode occidentale du bar.

Le kava est aujourd'hui cultivé dans tout l'archipel vanuataï, toutefois, l'île de Pentecôte fournit à elle seule plus de 60 % du kava consommé à l'échelle nationale. L'intérêt économique croissant pour la plante, ainsi que sa distribution géographique limitée à l'Océanie, donnent à son développement un caractère exceptionnel. En effet, les potentialités commerciales des cultures autochtones traditionnelles ont longtemps été négligées par l'imposition abusive de grandes cultures de spéculation, telles que le cocotier, le cacaoier et le caféier au Vanuatu. Or, les connaissances horticoles des producteurs pour la culture du kava sont à l'origine de sa rapide extension spatiale. De même, le passé coutumier de la plante assure à la carrière moderne du kava une assise culturelle très active quant à l'entretien d'un enthousiasme chez les producteurs et les consommateurs vanuataï. Ainsi, l'augmentation de la production de kava dans les îles de l'archipel, pour des consommations locales et extra-locales croissantes, tend non seulement à modifier l'organisation spatiale des territoires, mais cette intensification dynamique aussi de nombreux changements sociaux.

Le kava, initiateur de nouveaux changements spatiaux

Le kava, témoin et médium d'une révolution horticole

Les horticulteurs du kava ont sélectionné depuis trois millénaires, dans leurs jardins vivriers, les variétés consommables du *Piper methysticum* dont les racines servent à la confection d'une boisson inébrillante. Fervents collectionneurs de la diversité végétale, mais fortement handicapés par la stérilité d'une plante

au rôle social et culturel essentiel, ils ont, par clonages, observations et identifications des mutations génétiques, construit les richesses morphologiques et qualitatives du kava telles que nous les connaissons aujourd'hui. La qualité du breuvage est un critère essentiel de sélection, et le cultivateur étant le premier consommateur, son contrôle apparaît d'une rigueur des plus objectives. Ainsi, les chimères génétiques qui n'améliorent pas l'expression des effets de la boisson : rapidité de l'apaisement, qualités somnifères..., sont aussitôt délaissées par abandon du matériel végétal. Il en résulte ainsi un cortège de cultivars, témoins de la domestication raisonnée de *Piper methysticum* par les horticulteurs mélanésiens, traditionnellement utilisés, en fonction de l'évaluation de leurs qualités par les insulaires, pour une consommation quotidienne, coutumière ou médicinale (Lebot, 1989).

Au Vanuatu aujourd'hui, après trois mille ans de sélection agronomique, la possession de 80 variétés de kava, identifiées dans l'archipel à travers plus de 245 appellations différentes en langues vernaculaires, fait de cette plante un véritable patrimoine national. Pourtant, la richesse du kava ne s'enferme pas dans un sanctuaire culturel et, depuis plus d'une quinzaine d'années, ses potentialités chimiques sont mises à la disposition d'un marché national urbain dévoreur de la boisson apaisante, et d'un marché pharmaceutique, européen et américain, à l'affût du produit naturel qui soignerait la maladie du stress. Aussi, cette augmentation de la demande se répercute-t-elle sur les systèmes de production insulaires, d'une part, avec la mise en culture d'une impressionnante quantité de pieds de kava au sein des jardins vivriers, et d'autre part, avec le passage à un mode de culture intensif, et à la monoculture. Le jardin traditionnel vanuataï connaît alors une véritable révolution horticole, et, à plus grande échelle, on observe un passage de l'horticulture à l'agri-

culture, de l'horticulteur du kava au « kavaculteur » (1).

Des changements agraires qui redessinent le paysage

À Pentecôte, le kava était traditionnellement et ponctuellement cultivé à la périphérie des jardins vivriers, dans des systèmes horticoles basés sur un tubercule dominant : l'igname ou le taro. Plante secondaire de ces systèmes de culture traditionnels, le kava, par son cycle végétatif long de trois ans et plus, devenait, après la récolte des tubercules nourriciers, une plante pérenne de la jachère (Barrau, 1956 ; Bonne-maison, 1996). Aujourd'hui, la majorité des jardins d'ignames et de taro sont complantés en intercalaire avec du kava.

Les jeunes agriculteurs inventent de nouveaux systèmes de cultures associées au kava. Dans les jardins d'ignames, le kava est planté en mars-avril, lorsque les lianes du tubercule commencent à sécher ; la culture des deux plantes n'est pratiquement jamais débütée en même temps car l'exubérance des feuilles de l'igname étoufferait les jeunes plants de kava. Dans le nord de Pentecôte, le cultivateur installe jusqu'à quatre pieds de kava autour de la butte de l'igname, environ 50 cm en carré, pour que les nouvelles pousses puissent affronter la saison sèche. En effet, la plantation à forte densité permet aux plants de kava, durant les premiers mois, de se protéger mutuellement et d'offrir plus rapidement un ombrage au sol afin d'éviter que son trop fort ensoleillement entraîne un dessèchement des boutures. Le sud de l'île bénéficie de conditions climatiques plus humides et de vastes réserves en terres, donc d'espaces dévolus à la brousse entourant les jardins, qui dépassent de loin les potentiels du nord ; le sol souffre donc moins des risques d'assèchement par le soleil et les pieds de kava

sont alors associés aux ignames en culture intercalaire d'un mètre ou 1,5 mètres en carré. Souvent, dans les deux régions de l'île, une deuxième année de culture d'igname ou de patate douce est pratiquée, ce qui permet le contrôle des adventices.

Dans les jardins de taro pluvial, très répandus dans les bas-fonds humides du centre et du sud de Pentecôte, sur des parcelles ayant atteint le stade de jachère herbeuse, les taros et pieds de kava sont plantés simultanément, en intercalaire, à un mètre en carré. Un paillage du sol est organisé avec les herbes issues du nettoyage du site et permet le maintien de l'humidité en terre. Ensuite, la maturation des feuilles de taro viendra ombrager le sol et limitera ainsi la repousse des mauvaises herbes, offrant au kava un environnement idéal de croissance.

Dans les deux systèmes de culture, le temps de jachère revient, d'une part, tous les trois à quatre ans pour les jardins d'ignames, après deux-trois ans de culture associées igname-kava ou patate douce-kava, et un à deux ans de kava seul, et d'autre part, tous les quatre à sept ans pour les tarodières, avec alternance, une année sur deux, de l'association taro-kava et de la monoculture de kava. Bien souvent, le temps qui était réservé à la jachère diminue jusqu'à disparaître avec la pratique de la monoculture.

L'abandon des cultures coloniales

La culture du kava à finalité marchande remodèle totalement les paysages insulaires. Les anciennes cultures spéculatives, cocotier, cacao, café, avaient contribué à une évolution de l'utilisation de l'espace dans les îles, mais ne pénétraient pas le domaine vivrier : elles s'étaient contentées de le repousser, et jouèrent dans le sens d'une désintensification de l'horticulture vivrière traditionnelle, occasionnée par la réorganisation des temps de travaux des insulaires. Ceux-ci substituaient à l'horticulture rituelle une horticulture extensive mixte, associant

1. Terme utilisé pour la première fois dans le rapport Benz/Lebot, 1997.

tubercules traditionnels et importés, et où les savoirs horticoles des anciens n'étaient plus investis. Aujourd'hui, à Pentecôte, les seuls espaces vivriers qui ne sont pas investis par la culture intensive du kava sont, dans le sud de l'île, les vastes tarodières irriguées, car le kava ne peut croître dans l'eau ; et dans la région nord, les *tambou karen*, jardins mixtes où domine l'igname à laquelle le kava est ponctuellement associé, au même titre que les autres plantes, manioc, canne à sucre, bananier, papayer..., comme culture alimentaire réservée à l'autoconsommation. Ces *tambou karen* sont des jardins-reliques de l'ancienne autorité coutumière des chefs sur l'organisation spatiale et les calendriers agricoles du système de culture traditionnel. Toutefois, contrairement aux précédentes cultures commerciales, le kava est une plante endémique, une plante à racine dont la manipulation végétale est facile et surtout très bien connue. Quotidiennement plantée, récoltée et consommée, cette plante procède alors de la même logique culturelle que celle du système vivrier. Pour cette raison, le kava a pu s'intégrer de façon intensive dans des espaces où jadis sa présence était secondaire. En outre, plante sciaphile, le kava se prête particulièrement bien aux systèmes agroforestiers où il peut être exploité à l'ombre des bananiers, des arbres à pain ou à noix, si fréquents dans la périphérie des jardins mélanésiens.

Les cocoteraies, lesquelles avaient totalement modifié le décor des rivages insulaires depuis un siècle, devenues improductives ou comparativement non rentables par rapport au commerce du kava, sont soit colonisées par la brousse, soit utilisées comme ombrage pour la monoculture du kava. Dans tous les cas, la présence de jardins de kava en monoculture est le plus impressionnant changement intervenu depuis les quinze dernières années. De même, si les jardins de la diversité, tels que nous les décrivait Joël Bonnemaison (1996), succombent à la monotonie culturelle, celle-ci

est poussée à son extrême par l'exigence d'un marché qui encourage la production d'une variété de *Piper methysticum* très appréciée des consommateurs urbains, et qui plus est très rentable sur le plan économique pour les producteurs. Il en découle une érosion génétique accrue par la perte physique des plants, s'ils ne sont plus clonés par l'homme, et la perte des connaissances taxonomiques et usagères des variétés avec la disparition des Anciens. Ainsi, sur l'île de Pentecôte, qui possède 20 des variétés de kava du Vanuatu, deux d'entre elles sont actuellement cultivées en grande quantité, dont l'une, le *borongoru*, *borogu* ou *gorogoro*, respectivement pour les dialectes du Nord, du Centre et du Sud de l'île, représente environ 80 % des plantations.

Le décor des espaces ruraux de l'archipel est en pleine restructuration. À l'indépendance du pays, la présence européenne avait laissé dans le paysage l'héritage agraire de plus d'un siècle de colonisation venu bouleverser les millénaires d'une relation entre les Mélanésiens et leurs territoires. Le kava semble marquer la fin d'une structure paysagère importée, et, dans les nouveaux espaces consacrés à la culture de spéculation, on retrouve les touches colorées de l'horticulteur esthète. Les plantes décoratives comme la cordyliné et le croton marquent les limites des parcelles, et parfois, certains agriculteurs cultivent une variété commerciale de kava pour la pigmentation originale de ses feuilles, ou de ses branches : ils alternent alors, dans leurs jardins, les couleurs et les formes par souci du beau.

À nouvel espace, nouvelle société

L'héritage des réseaux familiaux, « migrations circulaires » et migrations de colons

D'une manière générale, les familles vanuataises semblent éclatées entre l'île et la ville. Cette dispersion contemporaine a un écho

traditionnel, vu que d'une part, les réseaux familiaux sont entretenus au travers d'anciennes « routes d'alliances », et que d'autre part, les migrations urbaines se sont organisées selon le modèle coutumier du réseau (Bonnemaison, 1979). En outre, la totalité des habitants de l'île de Pentecôte possède un réseau généalogique très éparpillé; autant de ponts inter-insulaires propices à l'émergence de réseaux commerciaux. Ainsi, le développement de la filière économique du kava, n'ayant fait l'objet d'aucun soutien gouvernemental, s'est-il fortement appuyé sur cette structure familiale. Posséder un parent à Luganville et/ou à Port-Vila, permet d'assurer les débouchés à la production du kava. Enfin, le paysan et le marchand appartiennent à un maillage lignagé où les hommes qui circulent sont au fondement d'un nouveau réseau économique île-ville.

Comparée à la vie dans les îles, la vie urbaine revêt des aspects ingrats. Tout se monnaie, travailler, se nourrir, se loger est difficile, et la banlieue de Port-Vila se bidonvillise, aussi, de nombreux jeunes retournent-ils sur leur île d'origine. Pour eux, alors que le *business* du kava se place au niveau de la production, vivre en ville revient à perdre la mémoire de l'extension foncière de sa lignée. Si ces hommes, de retour, sont une fois extrêmement soucieux de réinvestir leurs limites territoriales, ils ont aussi grandi dans un environnement où ils se sont affranchis des obligations coutumières en matière d'utilisation du sol. Par ailleurs, la « route » commerciale du kava étant de tradition familiale ou clanique, il est difficile pour eux de l'imaginer à l'échelle internationale, d'autant plus que les informations sur la filière et sur le marché à l'exportation circulent très mal. Pour cette raison, un « insularisme » compétitif pour toucher le marché urbain se développe, parfois même entre différentes régions d'une même île.

Enfin, un troisième personnage participe au dynamisme de la culture commerciale du kava : le jeune migrant s'installant sur les espaces sous-peuplés des grandes îles. De nombreux « man-Pentecost » investissent les colonies de peuplement sur l'île de Santo. Ici, le kava n'était pas au centre d'un complexe coutumier de production-consommation comme à Pentecôte. Le colon apporte un savoir qui s'enrichit des nombreuses innovations et adaptations dues à la rencontre d'un environnement différent, à la proximité d'une ville, donc d'un marché privilégié. Aussi, la présence d'un service de l'agriculture pouvant conseiller des méthodes de cultures, et l'influence d'une grande plantation, vestige de l'agriculture coloniale, qui se lance dans la production de kava à grande échelle et teste de nouveaux itinéraires techniques, inspirent-elles une population d'agriculteurs très ouverte et déjà très imaginative.

Des hommes face à une nouvelle culture

Le dynamisme de la filière kava semble beaucoup devoir à la jeunesse et à l'imagination des seuls producteurs. Après l'indépendance, de nombreux projets de recherche sur le cocotier, le cacao et le café, ainsi que d'importants transferts de techniques pour former à la maintenance des anciennes plantations de l'époque coloniale, furent motivés et financés par les aides internationales au développement, pour n'aboutir qu'à l'entretien d'une économie agricole moribonde. Le kava n'a jamais fait l'objet de programme de recherche, et c'est grâce à l'initiative des producteurs que la filière s'est développée. Ils ont valorisé une plante à racine de leur complexe vivrier, une plante à forte valeur émotionnelle. Les jeunes agriculteurs insulaires n'ont jamais reçu de formation agricole, ils cherchent à passer de l'horticulture à l'agriculture. Aujourd'hui, certains hommes se consacrent uniquement à la culture du kava et

ne travaillent plus dans les jardins vivriers, qui sont alors sous la responsabilité des femmes.

L'innovation la plus importante pour les producteurs de kava est la pratique d'une agriculture intensive, totalement inexistante à la génération précédente. Ils mettent à profit certaines souplesses culturales de la plante pour leur usage quotidien de la boisson. Ils inventent alors un système de culture à forte densité initiale, les boutures étant plantées en carré de 50 à 70 cm, dont un éclaircissement successif, réparti sur trois à quatre ans, par ponction dans la plantation pour une consommation personnelle, aboutit à des écartements allant jusqu'à 1,50 ou 2 mètres, et à une sélection des plants à mesure de la croissance de ceux-ci et des besoins de leur système racinaire. Cette technique a pu être observée dans tout Pentecôte, et témoigne de l'efficacité d'un processus d'innovation en cours dans les îles. Les jeunes agriculteurs inventent, testent des itinéraires culturels, éliminent les procédés les moins satisfaisants. Ils expérimentent la monoculture du kava, car pour le moment le seul système de culture durable pour la plante est le système traditionnel, qui ne répond malheureusement pas aux exigences quantitatives du marché.

Ces agriculteurs confrontés à une nouvelle culture se retrouvent aussi face à ses problèmes, entre autres l'entretien des plants et la commercialisation d'un produit frais périssable. Le nettoyage des parcelles est essentiellement réalisé au sabre d'abattis, l'utilisation d'herbicides étant inexistante car trop onéreuse pour le producteur, et surtout fortement déconseillée pour la sauvegarde d'un produit naturel, donc concurrent sur le marché. Des systèmes d'associations culturales avec les arachides, les bananiers ou les choux kanak..., sont pratiqués afin de protéger le sol du soleil et du vent, et d'aménager des ombrages artificiels. Certains producteurs tentent de valoriser leur production à l'exportation en séchant les parties commercialisables du kava, c'est-à-dire les

racines, les souches et les bases des tiges. Ils tirent alors de meilleurs revenus de leurs productions ; le kava sec, qui représente entre 25 et 30 % du poids frais, est vendu 300 à 600 *vatus* le kilo, alors que le prix du kava vert au kilo varie entre 100 et 150 *vatus* (100 *vatus* = 5 FF). Surtout, ils limitent les nombreuses pertes dues au transport et au mauvais stockage du kava frais.

Une nouvelle société ?

Du kava-bar à la discothèque

Sur l'île de Pentecôte, le développement spontané de la culture commerciale du kava a entraîné un nouveau partage des pouvoirs entre les chefs coutumiers et le *business-man*. De même, le kava dans l'île possède son propre marché et toute une vie marchande s'installe au sein des villages ; un homme qui peut acheter un hachoir à viande ouvre un kava-bar et les femmes vendent des plats élaborés à base de tubercules aux clients ; il se répand aussi une multitude de *stores*, fournis de produits de consommation allogènes et équipés de téléphones, et même une discothèque dans le Nord de Pentecôte. Le développement insulaire, que 74 ans d'administration coloniale franco-britannique n'avait pas réussi ou pas voulu, se trouve dynamisé par la culture du kava, mais parfois au prix d'une lourde rançon culturelle et sociale. Les bénéficiaires qui s'en dégagent peuvent être tenus comme des acquis s'ils ne remettent pas en cause la sécurité alimentaire du pays. Mais l'épargne rurale étant pratiquement inexistante, l'argent du kava est-il réinvesti de manière réfléchie ou cautionne-t-il l'achat de produits importés, conserves et riz, ou alcool en discothèque ?

Si le développement de la culture commerciale du kava apparaît comme une réussite, c'est grâce à son intégration dans un système d'évolution sociale. Même si, dans les îles de consommation traditionnelle de la plante, s'opère une distinction entre la deuxième « route » du kava, le *business*, par opposition à la « road blong kastom » (la route de la coutume), le nouveau système spatial tire sa cohérence d'une harmonie féconde avec un changement de comportement social ; et de citer un bénédicité fait dans un kava-bar avant l'absorption de la première coupe de kava : « Bénissez ce kava et ceux qui l'ont préparé, et donnez du kava à ceux qui n'en n'ont pas. »

BIBLIOGRAPHIE

- Barrau (J.), 1956. « L'agriculture vivrière indigène aux Nouvelles-Hébrides ». *Journal de la Société des Océanistes*, vol. XII, n° 12 : 181-215.
- Benz (H.), Lebot (V.), 1997. *La filière kava au Vanuatu*. Rapport provisoire, CIRAD-CA, 123 p.
- Bonnemaison (J.), 1979. « Les voyages et l'enracinement. Formes de fixation et de mobilité dans les sociétés traditionnelles des Nouvelles-Hébrides ». *L'Espace géographique*, vol. 8, n° 4 : 303-318.
- Bonnemaison (J.), 1996. *Les fondements géographiques d'une identité, l'archipel du Vanuatu*. Livre I, *Gens de pirogue et gens de la terre*. Orstom, Paris, 460 p.
- Lebot (V.), 1989. « L'histoire du kava commence par sa découverte ». *Journal de la Société des océanistes*, n° 1-2 : 89-114.

